

Laval théologique et philosophique



Henri DENIS, *L'Évangile et les dogmes*. Coll. « Croire et comprendre », Paris, Éditions du Centurion, 1974 (13 X 21 cm), 153 pages

R.-Michel Roberge

Volume 32, numéro 1, 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020520ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020520ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roberge, R.-M. (1976). Compte rendu de [Henri DENIS, *L'Évangile et les dogmes*. Coll. « Croire et comprendre », Paris, Éditions du Centurion, 1974 (13 X 21 cm), 153 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 32(1), 102–103.
<https://doi.org/10.7202/1020520ar>

entrepris depuis plus de dix ans. Peu de gens ont eu comme lui la chance d'acquérir une telle connaissance de l'édifice : l'examen minutieux des structures existantes accompagné de fouilles archéologiques dans le sol de la basilique ont permis de réaliser un rêve que le père Vincent dut abandonner face aux tracasseries des gardiens du sanctuaire à son époque.

Les quatre conférences réunies dans ce livre font le point sur les connaissances actuelles et sont le prélude, nous l'espérons, d'une monographie où il sera possible de retrouver les études détaillées et complètes sur ce monument.

Si nous connaissons bien déjà les arguments en faveur de la localisation du Tombeau du Christ à cet endroit précis, les diverses phases de construction de la basilique constantinienne étaient moins bien établies. L'étude de Charles Couasnon confirme l'hypothèse d'une réalisation par étapes successives du plan constantinien. Le 17 septembre 335 la basilique-martyrium fut consacrée, mais ce n'est que vers la fin du quatrième siècle que l'on trouve une mention explicite de la rotonde de l'Anastasis. Les fouilles ont confirmé ce que des représentations de l'art paléochrétien nous laissaient en supposer : l'édicule du Sépulcre, issu du massif rocheux, revêtu d'une décoration de composition architecturale, fut vénéré par les fidèles au milieu d'une cour magnifiquement dallée en attendant la construction de l'Anastasis qui allait le recouvrir.

Est-il possible, compte tenu des destructions et restaurations successives de l'édifice, de se faire une idée assez exacte du monument constantinien ? Charles Couasnon s'y essaie à son tour. Si la disparition presque complète des vestiges architecturaux de la basilique-martyrium rendent conjecturaux les élévations et les éléments décoratifs, les fouilles ont permis d'en restituer les dimensions qui, les sources épigraphiques aidant, nous donnent une meilleure idée de l'apparence de l'édifice.

La partie la plus difficile à restaurer demeure toujours la partie orientale du saint Jardin, atrium séparant l'Anastasis de la basilique proprement dite. Quelle était l'apparence exacte de l'abside de la basilique et des édifices enchâssant le Golgotha ? Comment cet ensemble architectural s'agence-t-il ? Nous en sommes encore aux hypothèses. Une chose est certaine pour Couasnon : une galerie couverte de l'atrium s'y trouve, et ce, contrairement à la restauration de Conant.

La partie la plus originale de l'étude de Couasnon nous semble la restauration du plan et des élévations de l'Anastasis constantinienne. Le

Tombeau occupe toujours le centre d'un espace circulaire délimité par des piles jumelées placées aux quatre points cardinaux, chaque groupe étant séparé l'un de l'autre par quatre séries de trois hautes colonnes, mais sans tribune ; l'entablement horizontal supporte un haut tambour sur lequel repose à son tour la coupole. L'élévation de l'édifice n'est pas sans rappeler alors l'intérieur du Panthéon de Rome.

Même l'enveloppe extérieure de l'Anastasis se voit modifiée. Déjà le père Vincent avait noté l'absence de la moitié orientale des murs extérieurs de la rotonde ; pour Couasnon, ils n'ont jamais existé. L'Anastasis est alors formée d'un large et peu profond trapèze fermé à son extrémité occidentale par un hémicycle percé de trois absidioles. L'édifice possède alors une façade rectiligne qui permet de le raccorder très facilement à l'atrium qui le précède. Cette façade désormais linéaire est précédée d'une haute colonnade surmontée d'un fronton triangulaire, d'où émerge, en retrait, la calotte de la coupole. Ici encore la parenté avec le Panthéon est frappante.

Cette étude archéologique est complétée par un survol historique du monument. Les photographies, les dessins et les plans sont d'un précieux secours pour la compréhension du texte et le lecteur sera sans doute intéressé à compléter cette documentation visuelle par deux autres articles du père Couasnon publiés dans *Bible et Terre Sainte*, n° 140, avril 1972 et n° 149, mars 1973.

Jean-Claude FILTEAU

Henri DENIS, *L'Évangile et les dogmes*. Coll. « Croire et comprendre », Paris, Éditions du Centurion, 1974 (13 × 21 cm), 153 pages.

L'ouvrage s'ouvre par un tableau fort imagé de la perception contemporaine de Jésus-Christ. Devenu objet culturel et symbole de l'homme à libérer, Jésus de Nazareth est arraché aux églises et en particulier aux tendances captatrices de l'Église.

Y a-t-il une vie possible entre une foi devenue pure question pour les uns et le néo-dogmatisme des autres ? Oui, de répondre l'auteur, pour celui qui sait accepter une juste tension entre Jésus et l'Église ; cette voie, c'est la vérité de l'Évangile. Et « l'Évangile de vérité et de vie : nous le trouvons dans la personne même de Jésus » (p. 39) dont témoignent les premières confessions de foi.

L'auteur examine ensuite « comment l'Église s'y est prise pour exprimer et attester la foi évangélique, au long des siècles de son histoire »

(p. 57). Comment la foi a-t-elle à grandir si elle veut rester celle d'une « Église vivante » ? Pourquoi l'Église a-t-elle « jugé bon de privilégier des symboles de foi » ? (p. 63) Comment les symboles sont-ils nés et quel est leur sens ? Un credo, dira l'auteur, « c'est d'abord le fruit de la rencontre des consciences croyantes » (p. 71)... « c'est aussi le fruit d'une étroite symbiose entre l'Événement sauveur et la terre humaine où le Salut doit être annoncé » (p. 73). Sur cette base, « de nouveaux credos » (p. 78) sont possibles et même à souhaiter. Ces « nouveaux credos » naîtront d'exigences de fidélité à l'acte historique de Jésus-Christ, de dépassement des formules passées et de confrontation universelle.

Un quatrième chapitre s'interroge sur le statut de la foi dogmatique pour conclure qu'il n'y a pas de foi sans dogme (pp. 84-98) et qu'à l'inverse, il n'y a pas non plus de dogme sans foi (pp. 98-114). D'une part, la foi a besoin de s'exprimer dogmatiquement pour demeurer a) une foi *d'homme*, avec ses besoins de sens, b) une foi *obéissante à la Parole* (protégée du subjectivisme), c) une foi *historique* et qui pour autant doit « faire mémoire » (p. 91), d) enfin, une foi *ecclésiale*, i.e. communion des consciences croyantes. D'autre part, il n'y a pas de dogme sans foi en ce sens que la vérité de l'Évangile ne peut être réduite à tels concepts ou formules dogmatiques, ne serait-ce que pour rester capable d'épouser toutes les diversités humaines.

Parler d'évolution dogmatique, c'est être amené à parler des règles de cette évolution. L'auteur, dans un dernier chapitre, distingue une régulation interne des dogmes entre eux et une régulation externe des dogmes par l'Église. La première, dira-t-il, vient de la visée commune des dogmes, de l'architecture qu'ils entretiennent entre eux et de leur nécessaire ouverture aux évolutions culturelles. Plus complexe est la question de la régulation des dogmes par l'Église puisque « c'est la Parole de Dieu qui est infaillible, mais c'est l'Église qui dit qu'elle est infaillible et en quoi elle l'est. Autrement dit, l'Église assure infailliblement l'infaillibilité d'une Parole qui ne vient pas d'elle » (p. 132), ce qui peut, d'ajouter l'auteur, sembler contradictoire ou du moins être interprété comme un cercle vicieux. H. Denis ne prétend pas là-dessus à une solution définitive. Après nous avoir rappelé que l'Église n'est pas infaillible de la même manière que le Christ ou sa Parole, il nous ramène au signe de cette infaillibilité qu'est la Parole de Dieu dans l'Église, à savoir le « corps des évêques ». L'exposé s'achève sur le

rappel de quelques *communias* sur le sens et l'exercice de l'infaillibilité pontificale.

L'auteur termine son ouvrage en souhaitant « que les dogmes chrétiens soient comme les supports d'une plus grande intelligence de la foi ou d'une recherche toujours plus féconde. Ils ne sont pas là pour affirmer que tout a été dit, mais pour orienter et stimuler tout ce qui est encore à dire » (p. 151). Ces quelques lignes résument bien le ton de l'ouvrage.

Après la lecture des propos de Henri Denis sur l'avenir des dogmes, le fossé nous semble moins grand entre la génération de théologiens auquel il appartient et la génération montante.

R.-Michel ROBERGE

Jean-François DE RAYMOND, *Le dynamisme de la vocation*. Coll. « Bibliothèque des Archives de philosophie », n° 19, Paris, Beauchesne, 1974. (13,5 x 21,5 cm), 216 pages.

Il peut surprendre de trouver un livre sur la vocation dans une collection traitant de philosophie. C'est que l'auteur prend ce mot de « vocation » dans un sens déterminé. Il nous avertit dès le début que la vocation religieuse ne l'intéresse qu'à titre d'exemple.

Afin de comprendre le sens particulier que l'auteur donne au mot « vocation », il est bon de lire quelques descriptions, prises ici et là dans l'ouvrage. Après avoir parlé de l'élan à servir autrui à travers des dispositions et des difficultés propres à chacun, qui le spécifieront en lui fournissant un point d'appui adapté à sa particularité, l'auteur ajoute que « ce caractère impérieux de la vocation se manifeste dans le désir de faire, qui se réveille chaque fois qu'il est entravé ; il s'agit plus profondément de l'exigence de réalisation de notre personnalité, de notre vocation » (p. 71). La vocation est un élan qui exprime l'être. Si la philosophie est un certain regard sur le monde, la vocation traduit ce regard dans l'action. Elle est « le devenir d'une liberté » (p. 77). Et alors « la vocation n'est pas une chose, mais le mouvement par lequel nous créons ce que nous aimons » (p. 96). Formée, en son fond, par un désir infini, « celui d'être, c'est-à-dire de devenir » (p. 111), « la vocation se rattache à la morale ouverte dont parlait Bergson, celle de l'aspiration, de l'appel, du désir, de l'amour » (p. 115). Et alors, par-delà les motivations et les occasions, il faut bien aller jusqu'à dire que la vocation éthique est propre à chacun. « Il y a équivalence entre la personne et la vocation, l'une pouvant servir à définir l'autre » (p.